

Quand le Hussard démolissait Albert Camus

EXCLUSIF En décembre 1949, sous le nom de Jean Parquin, l'écrivain assassine « Les Justes » dans « La Gazette des Lettres ».



À la création de la pièce au théâtre Hébertot, de gauche à droite : Jean Pommier, Serge Reggiani, Maria Caserini, Yves Brainville et Michel Bouquet.

« ÉTANT donné des terroristes révolutionnaires. Étant donné un attentat en préparation, donc une victime en puissance, géométrie des états d'âme des intéressés. À votre choix, utilisez la dissertation, le récit ou le dialogue. » Le jour où le professeur rendrait les copies, sous doute lirait-il à haute voix celle de l'élève Camus et télécliquerait-il ce dernier dans les termes suivants : « Vous avez employé la forme dialoguée, mais vous avez su éviter tous les pièges brillants ; il s'agit plus, dans votre cas, d'un entretien à la manière de Fontenelle, de Malherbe ou de Locke. Vous vous êtes aussi habilement gardé d'une peinture originale des caractères, qui eût nu à votre composition. Dans le domaine des idées, vous avez eu le courage, au risque de trahir la platitude, de n'utiliser que des thèses solidement éprouvées, des situations classiques, des dilemmes sommaires. Puis le professeur, s'adressant aux autres élèves pour qu'ils en prennent de la graine, ajouterait : « Il est à l'origine de votre camarade de n'avoir accepté comme ressort que les lieux communs les plus répandus. Relevons pour l'exemple la scène du docteur, au cours de laquelle

les coqueurs se demandent - problème éternel, messieurs ! - si leur cause vaut ses crimes qu'on contracte en son nom ; la scène à la Corneille, où le Chimène et le Rodrigue de notre jeune ami se posent cette autre question dont l'origine se perd dans la nuit des temps : - Préfères-tu ton amour à ton devoir ? ; la scène du dessèchement qui traite, avec toute la conviction de feu François de Curel, l'inquiétude des idéologues devant la dureté d'un univers gélif par la raison et peu après à la carcasse. Votre condisciple s'est de même refusé à nous épargner, par un respect humain qui aurait été bien mal placé, l'exploitation du contraste qui se révèle entre le grand duc considéré comme une entité habusale, et le même grand duc devenant un visage. Enfin, il n'a pas osé de jeter une telle ombre en nous révélant que le grand duc était bon et pieux du paysan, et en donnant comme boureaux à celui qui s'est sacrifié pour le peuple - ô ironie ! - un homme du peuple qui l'accablait de son ingratitude comme, comme ? Alors, messieurs, j'aimerais que ce trait évocateur chez vous une réminiscence littéraire... mais non jeune homme il ne s'agit pas de Jeanne d'Arc... Je sais que cette oeuvre n'est pas au programme, mais le bonhomme l'aurait cependant être présent à vos mémoires.

Le public était décidé à admirer Camus par principe. Quand Dora déclara qu'il y avait quelque chose qui était préférable à la bombe, et que ce quelque chose était l'échafaud, il y eut bien quelques sourires, mais vite réprimés, comme un oubli incongru. Personne ne pouvait croire que Camus en fût venu aux plus pauvres chevilles du feuilleton populaire sans une intention cachée. On cherchait pourquoi il accumulait les trucs des auteurs pour kiosques, plaçant deux enfants auprès du grand duc au moment où l'anarchiste va jeter sa bombe - une bombe qui n'est pas même nichée dans un bouquet, car le décorum se perd ! -, jetant dans la cellule du criminel la veuve de sa victime venue lui parler de Dieu, rendant la belle anarchiste amoureuse du poète lanceur de bombe, projetant un policier directement issu du cinéma pour tous, et naturellement préoccupé d'arracher au condamné le nom de ses complices en échange de sa grâce, proposition qui, dans les films de M. Comanac, lui attirerait la fière réplique : « Je ne mange pas de ce pain-là », et qui, dans *Les Justes* (ô mystère de la création poétique !) lui vaut un non moins fier : « Si j'avais une arme, je vous abattrais comme un chien ! »

On chercherait vainement. Les uns essaient bien de prêter à Camus des ambitions malicieuses : de même qu'avec un clin d'œil à l'appui on s'amuse à rassembler des sparteries 1900, de même que sur beaucoup de nos scènes on fait rire avec du Paul Féval ou du Jean Akard, Camus, disent-ils, aurait tenté de nous distraire en adaptant *Roulettable chez le Tsar*. D'autres y veulent voir une pièce strictement historique. Tout de même que le dramaturge n'est pas responsable des erreurs commises par Napoléon à Waterloo, Camus serait donc innocent des formules pontificantes de ses héros. Certains le défendent jusqu'au bout pour la générosité de ses intentions. Ainsi Victor Hugo écrivait à un amateur qui lui avait envoyé quelques vers : « Vos vers, monsieur, sont mieux que beaux, ils sont nobles. » Il est exact qu'il y a une tendance à considérer que le talent n'a rien à faire avec la littérature. C'est une opinion. Je pense, pour ma part, qu'on n'a pas le droit de reprendre le vieux thème : « Peut-on sacrifier des innocents pour une cause juste ? » (un thème dont on aurait cru que le dernier sur avait été extrait par Gide dans la préface de *Vol de nuit*), à moins d'être capable de s'y exercer avec virtuosité. Virtuosité, encore un mot malheureux, je le sais ! On se fait traiter de

giralducien dès qu'on l'emploie devant cette jeune génération de dramaturges et de romanciers qui ne veulent connaître que la sécheresse et le dépourvement. Je crains seulement qu'elle confonde la sécheresse avec le littéral, et le dépourvement avec une pauvreté qui leur est naturelle. De La Bruyère à Jules Renard, on nous a appris les mérites de la retenue. L'extraordinaire chez Camus, c'est qu'il réussisse à se montrer à la fois desséché et impudique. Certes, Camus n'est pas le premier à ramasser les lieux communs : mais il y a bien des façons de fouiller dans les balayures. Cocteau s'amusa jadis à collectionner tous les clichés, mais pour nous les rendre explosifs à souhait, transfusant un sang imprévu au « Grand Écart », au « Rappel à l'Ordre », à « Carte blanche ». Camus, lui, ne dit jamais autre chose que ce qu'il veut dire, ce qui, dans son cas, n'est pas un éloge. Dois-je vous conseiller d'aller voir cette pièce après avoir soutenu qu'elle sonnait le glas d'un théâtre civilisé ? Oui, peut-être, à cause des acteurs. Bouquet a réussi à incarner une abstraction ; Reggiani à convulser la platitude ; Casarès à pleurer de vraies larmes. Quand ils sont venus saluer à la fin, on aurait voulu être officiel pour leur donner l'accolade et la médaille de sauvetage. » ■

Camus, disent-ils, aurait tenté de nous distraire en adaptant « Roulettable chez le Tsar »

JEAN PARQUIN, ALIAS JACQUES LAURENT